

# Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
 ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
 Directeur : THÉO SPÉA.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

**SOMMAIRE.** Gravures: - Une Assemblée des Membres du Conseil de la Ville d'Anvers, au XVI<sup>e</sup> Siècle, d'après M. Henry Leys. - Le petit Maraudeur, d'après M. L. Knaus. - Une Scène d'Inondation, d'après M. Portaels. - La Journée de Thomas-le-Menuisier, par Chuz. IV.

**TEXTE.** Nos Gravures. - Le Fils de l'Inconnu. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Le Bois détruit. - La Chasse s'en va-t-elle? - Utilité, Progrès et Poésie de l'Horticulture. - Être fidèle. - Bannière du Toit paternel, Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N<sup>o</sup>. 107.  
 à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N<sup>o</sup>. 4.

— 10<sup>e</sup> ANNÉE. —

29 Novembre 1879.

## NOS GRAVURES.

### UNE ASSEMBLÉE DES MEMBRES DU CONSEIL DE LA VILLE D'ANVERS, AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

Au seizième siècle, Anvers était le plus important centre commercial de tous les pays du monde; cette ville comptait à cette époque une population de 200,000 habitants, et il n'était

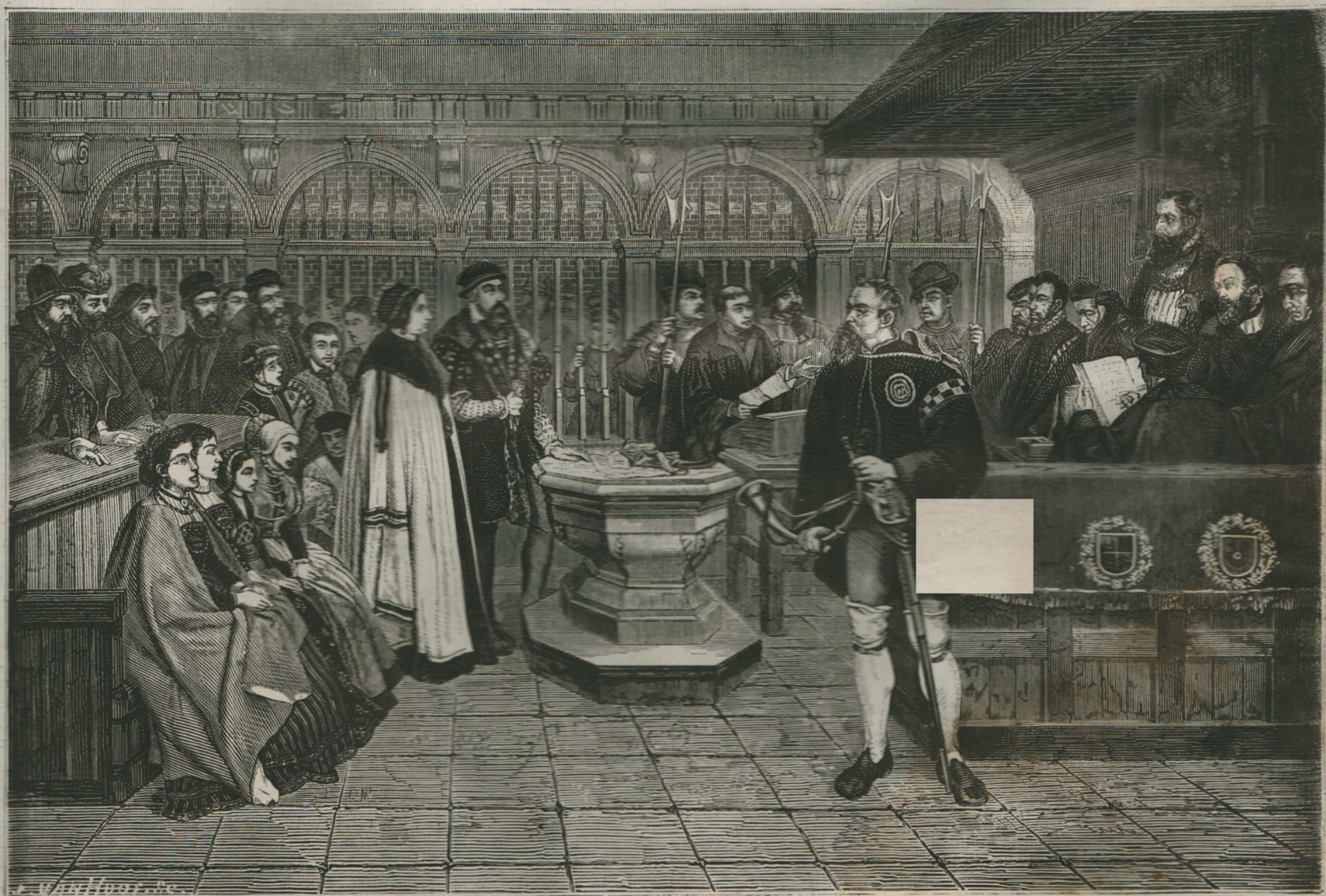
pas rare de voir 2500 vaisseaux mouillés dans son port.

Notre célèbre et regretté Henri Leys, nous a représenté, dans l'œuvre remarquable que nos lecteurs ont sous les yeux, une réunion des magistrats dans l'hôtel-de-ville d'Anvers; réunion qui a pour objet d'accorder droit de bourgeoisie à la famille Battista Pallavicini, en l'an 1541.

Être bourgeois d'Anvers, était à cette époque un honneur que briguaient les plus riches

familles patriciennes de l'Allemagne et de l'Italie.

Au milieu de la salle de la maison commune, sont assis, comme juges, les représentants de la cité, séparés du public par un grillage, et écoutant, après examen des documents présentés, la lecture du rapport faite par le secrétaire. Derrière eux sont rangés trois soldats armés de hallebardes et de piques. Au premier plan, dans toute la dignité de ses fonctions, un trompette se tient debout, tout prêt à saluer des



UNE ASSEMBLÉE DES MEMBRES DU CONSEIL DE LA VILLE D'ANVERS, AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE, D'APRÈS M. HENRI LEYS.

éclats d'une fanfare les nouveaux bourgeois d'Anvers. A gauche, on remarque la loge des patriciens, qui suivent les débats avec attention.

Pallavicini et sa femme, — un beau et noble couple, — sont debout devant un grand vase

en marbre, servant d'urne; derrière eux les membres de la famille, deux jeunes filles, l'aînée avec une enfant et deux petits garçons.

Inutile de faire ressortir combien tout cela est admirable d'exécution et de vérité historique.

### LE PETIT MARAUDEUR.

Voilà un petit vaurien, qui est en bonne voie de marcher tout droit sur les traces de Car-touche! Il a encore une fois été faire des

incursions dans les champs d'alentour, et s'en revient, le sac sur le dos, chargé de pommes de terre et dans la main une botte de gros navets; et tous ces larcins lui pèsent bien légèrement sur la conscience; son air effronté et coquin nous dit, du reste, qu'il n'en a nul souci. Qui peut l'avoir poussé dans cette voie criminelle? Sont-ce ses parents, ou est-ce son instinct pervers? Quoi qu'il en soit, on a raison de dire: „Bien d'autrui ne profite pas." Ses vêtements déguenillés le prouvent assez.

#### UNE SCÈNE D'INONDATION.

Que de désastres, que de ruines amoncelées par les inondations depuis quelques années dans diverses parties de l'Europe: la France, la Hongrie et maintenant l'Espagne ont vu tour à tour s'abattre sur elles ce nouveau fléau, plus terrible que la guerre.

Notre célèbre compatriote, M. Portaels, a retracé, avec son beau talent connu et admiré de tous, une scène de l'effroyable catastrophe, qui détruisit au printemps dernier la ville de Szegedin.

Une Tzigane ou Gipsy hongroise, tirée de son sommeil par l'inondation, s'est réfugiée sur un arbre déraciné. A moitié vêtue, les cheveux flottants, les yeux hagards et fixes, poussant des cris terribles, elle est emportée par le courant, sans espoir de secours.

Ce tableau, d'une conception pleine de vigueur et de hardiesse, a été offert aux promoteurs de la Société de Secours organisée à Bruxelles, pour les malheureux inondés et qui a donné une grande fête au mois d'août dernier.

#### LE FILS DE L'INCONNU.

(Illustré par Gustave Doré.)

#### IV. — ONNO-LE-CORSAIRE.

Le brillant soleil de juillet devait de ses rayons étincelants les eaux bleues de la Méditerranée; une brise fraîche et bienfaisante tempérerait la chaleur du jour.

Tout-à-coup, une petite flotte, composée de cinq bâtiments, montra sous le vent ses mâts élancés, au sommet desquels flottaient de longues banderolles, dont la couleur d'un rouge ardent ne dénotait pas la nationalité.

Le premier en ligne, qui arborait en outre une grande bannière, était une coque de structure occidentale, dont la poupe élevée était ornée d'une statue de la Vierge finement sculptée.

Malgré cet emblème pacifique, le bâtiment, non plus que ceux qui se trouvaient sous ses ordres, ne paraissait pas uniquement destiné au commerce.

Des hommes armés faisaient la garde sur le pont, d'autres, brunis par le soleil et couverts de cottes de mailles, circulaient en tous sens, armés de haches, de glaives, de halberdes et d'autres engins; et si le regard eût pu pénétrer à travers le pont, il eût aperçu dans le corps du navire un nombre plus grand encore de guerriers à l'aspect farouche et prêts à engager le combat. A côté d'amas d'armes se trouvaient des monceaux de projectiles et de matières inflammables.

Ces vaisseaux, qui se balançaient ainsi paisiblement sur l'aile des vents, étaient donc de bâtiments de guerre armés d'une façon formidable et prêts à entrer en lice.

En effet, cette flotte était depuis longtemps la terreur des mers, et sous la conduite du fameux Onno-le-Corsaire, elle ravageait toutes les côtes de la Méditerranée.

Nous le trouvons en ce moment dans sa cabine seul avec sa femme. Ce qui frappa le regard au premier abord, c'est la richesse et l'aspect princier de ce réduit; mais il y a dans ce luxe quelque chose de négligé. De superbes tapis de Smyrne recouvrent le parquet, et de riches tentures de damas garnissent les parois, tandis que partout l'on rencontre de merveilleuses peintures d'anciens maîtres grecs, de sveltes statuettes de marbre de Paros, sombres des mains habiles des artistes de Rome; une

foule d'œuvres d'art de toutes les époques et de tous les pays. On eût dit que l'Occident et l'Orient s'étaient réunis pour apporter leurs tributs au redoutable pirate.

Au milieu de cet entourage de luxe, une chose appelait surtout l'attention: c'était une femme jeune encore, assise dans un fauteuil en velours d'Utrecht, vêtue d'un riche costume de soie et dont les doux yeux bleus annonçaient une origine septentrionale. Une riche chevelure blonde aux reflets dorés encadrait un visage régulier et cependant plein d'expression. Quoiqu'elle annonçât quarante ans environ, elle était belle encore, cette femme, la compagne du redoutable corsaire.

En face d'elle est assis Onno, écoutant avec intérêt les paroles qui sortent de la bouche de sa femme, qu'il aime à l'égal de son beau navire ou de la grande mer qu'il croise en tout sens depuis quatorze ans, et qui est pour lui une seconde patrie.

Son front élevé annonce l'intelligence et la volonté; son œil profond, ombragé par d'épaisses paupières, a cependant quelque chose de doux, maintenant qu'il le dirige sur celle qu'il aime; mais de ce même œil il sait lancer l'éclair quand la colère l'agite ou qu'il est animé par le feu de la bataille. Ses lèvres minces, qui en ce moment se plient à un sourire presque tendre, sont le plus souvent crispées par une expression de froide et cruelle ironie qui glace de terreur les cœurs les plus vaillants.

Cet homme est d'une haute stature et d'une taille bien prise; ses larges épaules annoncent une force herculéenne; tout son extérieur dénote l'intelligence et la force et un singulier mélange de bonté et de cruauté, d'amour et de haine. Il est beau, mais sa beauté rappelle celle de l'ange déchu.

Le terrible corsaire vient d'ouvrir la bouche pour parler; chose singulière, les sons qui en sortent sont doux et harmonieux. Tantôt, lorsque cette même bouche donnera le signal de l'attaque, sa voix retentira comme le tonnerre et dominera même les éléments. Mais maintenant il parle à sa femme bien-aimée, cet homme singulier, qui comprend en quelque sorte deux natures toutes différentes; il lui parle avec élégance et facilité, en la langue néerlandaise, qui semble être sa langue maternelle.

Étudions donc de plus près cet homme étrange, qui jouera un rôle considérable dans cette histoire.

Quinze années auparavant, vivait dans un petit manoir de la Frise, non loin des bords de la mer, un jeune gentilhomme nommé Onno Gratama. Entouré d'une jeune femme et d'un petit garçon d'environ cinq ans, il menait auprès d'eux une vie calme et paisible; à plus de dix lieues à la ronde il n'y avait pas de ménage plus heureux que celui d'Onno Gratama. Jeune, honoré, versé dans tous les jeux et exercices chevaleresques, et pouvant, sans être riche, vivre sur les terres de ses pères, il avait en outre le bonheur de posséder pour épouse la plus belle, la plus gracieuse et en même temps la plus vertueuse des filles nobles de tout le pays, tandis que son jeune fils lui promettait un héritier digne de son nom.

Rien donc ne semblait pouvoir obscurcir son bonheur; mais il avait compté sans une querelle intestine qui vint avec son co-tége de sang et de violences, renverser d'un coup cet édifice de paix et de félicité.

La révolte surgit aux quatre coins de la Frise, les fanfares guerrières résonnèrent dans les bois et sur les eaux paisibles des lacs; les Frisons se levèrent contre les Frisons, et le flambeau de la guerre civile parcourut bientôt tout le pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux frontières du Sticht, depuis le pays d'Anvers jusqu'au Kennemerland. Ce fut une époque bien cruelle et bien terrible pour cette belle terre de Frise!

Onno Gratama se tint d'abord éloigné de ces folles querelles; ce ne fut ni par faiblesse ni par lâcheté, car si les frontières de son pays s'étaient vues menacées par les comtes de Hollande, ces éternels ennemis de la liberté frisonne, ou si les évêques d'Utrecht avaient de nouveau élevé leurs vieilles prétentions sur une partie du territoire, on l'aurait

vu endosser avec joie la cotte de mailles et ceindre avec empressement son épée de combat; on l'aurait vu abandonner sans hésiter son paisible manoir, sa chère épouse et son jeune fils, pour aller combattre l'envahisseur et défendre la liberté de sa patrie.

Mais maintenant que la guerre avait lieu de Frisons à Frisons, il croyait plus patriotique de rester chez lui et au milieu des siens. Dans les réunions du peuple, et au sein des conseils des nobles, il s'était posé en médiateur et avait essayé de rétablir la paix; mais ses paroles avaient été étouffées sous le souffle de la haine et des passions, à tel point que l'on en venait même à laisser entendre à demi-mots que le vaillant Onno Gratama se tenait ainsi coi par lâcheté et par crainte pour les siens. Mais le noble Frison n'apprit pas ces allusions déshonorantes. Il resta donc dans ses foyers, regrettant profondément ces dissensions civiles, mais impuissant à les apaiser. Il se croyait parfaitement à l'abri en son manoir, car il n'avait donné à aucune des deux factions des motifs de mécontentement ou d'animosité, et ne se connaissait aucun ennemi.

Cependant Onno Gratama avait compté sans la haine et la jalousie d'un de ses cousins, un Gratama comme lui, qu'il avait comblé de ses bienfaits. Ce parent indigne enviait à Onno, et son beau et paisible manoir, et sa jeune femme, renommée parmi les plus belles.

D'un caractère sombre et méchant, ne reculant devant aucun moyen pour atteindre son but, il n'attendait qu'une occasion favorable pour mettre à exécution ses plans odieux. Cette occasion, il la trouva dans les fureurs de la guerre civile, et parvint à réunir une bande d'hommes sans aveu, capables de tout entreprendre pourvu qu'ils fussent assurés de trouver un plantureux butin.

Profitant des ombres de la nuit, le traître se jeta avec sa bande sur le paisible manoir de son malheureux cousin, situé loin de tout lieu habité.

Le château était peu gardé, car Onno avait voulu éviter d'être même soupçonné de se mêler des querelles de ses compatriotes. Le projet du traître était de massacrer son parent exécré ainsi que son fils, et d'épargner sa femme et son château pour en faire sa propriété.

Tout marchait selon ses désirs. Il n'eut à tuer qu'une sentinelle, traversa le fossé avec trois des siens, plaça une échelle contre les murailles et pénétra par une fenêtre dans l'intérieur du manoir.

Dans l'appartement où il mit d'abord le pied, il fut reçu par un cri retentissant; une jeune femme sortit de son lit, et saisissant un enfant qui dormait à côté d'elle dans son berceau, elle voulut prendre la fuite. Le misérable ne lui en laissa pas le temps, et lui arrachant l'enfant des bras, il plongea son poignard dans le sein de la malheureuse nourrice. Remettant alors l'enfant aux mains d'un de ses affidés, il pénétra avec les autres plus avant dans le manoir.

Les cris de la fidèle servante avaient été entendus; les habitants du château, arrachés de leur sommeil, comprirent le danger, et les gens d'Onno Gratama s'élançèrent sur leurs armes.

Le jeune seigneur, comme poussé par un pressentiment, songea immédiatement à son fils et vola vers l'appartement où il reposait, mais, hélas! il était trop tard! Le malheureux père s'élança sur les nombreux assaillants et les refoula dans la pièce qu'ils avaient envahie dès l'abord. Tous ceux qui se présentaient pour lui résister tombèrent sous ses coups, et peu s'en fallut qu'ils ne périssent jusqu'au dernier. Saisis d'une véritable panique, quelques-uns d'entre eux mirent le feu aux rideaux du lit, dans le but de s'enfuir à la faveur du désordre. En effet, la chambre se remplit bientôt de fumée et de flammes, et les bandits en profitèrent pour regagner la fenêtre et s'enfuir dans la campagne.

Onno Gratama ne chercha pas à poursuivre son infâme parent, tellement il était absorbé par la pensée de son fils; il se précipita vers le lit en flammes, mais, ô douleur! il était vide; il s'élança alors vers celui de la nourrice, qu'il trouva vide également. Et au même moment il

aperçut les envahisseurs, franchissant les fossés, aborder la rive opposée, et, à la faveur des flammes du manoir incendié, il les vit, affreux spectacle! précipiter dans les eaux un jeune enfant, — son enfant, — qui bientôt disparut dans les roseaux. Un cri d'angoisse sortit de sa poitrine et il tomba inanimé dans les bras de ses serviteurs.

Pendant que l'incendie continuait son œuvre, les bandits parvenaient à pénétrer dans le manoir par le côté opposé. Toute résistance devenait inutile. Ses fidèles serviteurs le placèrent au milieu d'eux, ainsi que sa femme également inanimée, et ils parvinrent à échapper à leurs ennemis. Un bois voisin leur servit de lieu de retraite.

Huit jours après cette terrible nuit, Onno Gratama se trouvait avec sa jeune épouse sur l'immensité des mers. Lorsqu'il était revenu au sentiment de sa situation, il s'était adressé aux gentilshommes ses voisins, pour implorer leur secours contre l'infâme qui avait tué son fils et incendié son château; mais ses anciens amis, irrités de son indifférence dans la question des luttes intestines, lui firent entendre un refus insultant.

Des sentiments jusqu'alors inconnus au cœur de cet homme doux et paisible, s'emparèrent de lui: haine contre ses compatriotes, haine contre l'humanité entière!

Quittant alors une patrie qui le repoussait, une patrie qui servait à la fois de tombeau à son fils et à son bonheur, il se tourna vers la mer, décidé à rendre aux hommes le mal qu'il en avait reçu.

Sa femme le suivit dans la voie nouvelle où il était entré. Quoique déplorant profondément le parti que prenait son époux, elle crut devoir lui rester fidèle dans son malheur comme elle l'avait été dans la prospérité, et partagea sa vie d'aventures et de dangers, espérant, d'ailleurs, le détourner de ses projets et le ramener à des idées moins sombres.

Mais Gratama persista dans sa résolution; il avait pris goût à la vie indépendante et aventureuse de pirate; il s'était épris d'un amour immense pour la mer et ses dangers, et souvent il déclarait que jamais plus il ne pourrait vivre sur terre.

Il passa les premières années dans le voisinage des côtes frisonnes, sillonnant avec ses rudes compagnons toute la mer du Nord, faisant souvent des descentes sur le sol de la Frise; peu à peu ce champ devint trop étroit pour ses exploits et il se sentit pris du désir du changement.

Il agrandit sa flottille et se dirigea vers le Midi. Dès ce moment ce fut la mer Méditerranée qui devint le théâtre de son audace et de son habileté. Il la considérait comme sa propriété, comme son royaume. Mais s'il était redoutable pour ceux qui essayaient de lui résister, jamais il ne se livrait à des cruautés inutiles, et l'ennemi vaincu n'était plus pour lui un ennemi; il lui tendait même une main secourable et finissait par gagner sa sympathie.

Les hauts faits et les terribles exploits du Frison retentissaient depuis les côtes d'Espagne jusqu'à celles de l'Asie Mineure; un grand nombre d'aventuriers de toutes les nations étaient venus se ranger sous ses ordres, de sorte que, au moment où commence cette histoire, il était à la tête de cinq bons vaisseaux et de plusieurs centaines de vaillants guerriers, Frisons, Flamands, Espagnols, Italiens, Français, gens audacieux, ne reculant devant aucun danger, aucune fatigue, et par-dessus tout attachés à leur maître par un amour fanatique et un dévouement sans bornes.

Quant à l'épouse du redoutable corsaire, elle était restée à ses côtés dans toutes ses expéditions. Sans cesse elle l'avait supplié de renoncer à cette vie errante et pleine de dangers, mais toujours le Roi des mers était resté inébranlable; c'était le seul point sur lequel les époux fussent en désaccord; mais confiante dans son influence sur son mari, la noble femme continuait à prier et à espérer.

Ce jour-là même, lorsque le marin fut entré dans la cabine, elle éprouva le besoin de ramener la conversation sur le sujet qui occupait toutes ses pensées.

— Onno, dit-elle d'une voix mélodieuse, vous savez que cette vie vagabonde est un martyr pour moi; je la supporterais cependant sans murmurer, si je ne vous voyais sans cesse exposé aux plus grands dangers. Je ne vous demande pas de retourner dans votre patrie, mais de vous établir dans quelque contrée éloignée, où vous recommencerez une vie nouvelle. ...

Le marin secoua la tête avec découragement, un sourire amer plissa ses lèvres et il parla ainsi :

— Trop tard, trop tard, femme! la mer est désormais mon élément, ma vie; je mourrais si je devais jamais quitter mon beau vaisseau. Je viole les lois divines et humaines, dites-vous souvent. Eh! qui donc m'a obligé de quitter une patrie qui m'était chère? Est-ce que tous nos compatriotes ne m'ont pas repoussé? Le souvenir de la Frise est mort dans mon cœur, comme, hélas! mon pauvre enfant, qu'ils ont assassiné. ... La mer est devenue pour moi un royaume où je règne sans rival! Et comme chef de ce royaume, n'ai-je pas le droit de percevoir un péage de ceux qui y pénètrent? Puis, ai-je jamais été cruel inutilement? n'ai-je pas toujours protégé le faible et l'opprimé, n'ai-je pas toujours pardonné à l'ennemi vaincu? Mais ce fut à mon égard qu'on fut impitoyable, c'est à moi qu'on refusa de faire justice lorsqu'un infâme traître vint incendier ma maison et massacrer mon fils sous mes yeux. Ne devais-je donc pas devenir mon propre vengeur, et ai-je jamais puni la trahison par la trahison, le crime par le crime?

Sa femme allait répondre à ces affreux sophismes, quand tout-à-coup retentit sur le pont la cloche d'alarme, annonçant la venue d'un navire étranger.

Onno Gratama se dressa comme un jeune cheval de guerre qui entend le clairon sonnante la charge; sans dire un mot, il s'élança sur le pont où déjà ses hommes étaient rangés en ordre de bataille.

(A continuer.)

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous parlerons aujourd'hui de la composition d'une liqueur qui nous est venue de Russie, dont la consommation a été d'abord assez restreinte parmi nous et qui, à l'heure présente, est de plus en plus goûtée.

Nous voulons parler du kummel.

Le meilleur kummel est celui de Riga, qui jouit d'une grande renommée; il se fabrique avec l'esprit de vin préalablement épuré par le charbon et ensuite rectifié avec soin; on délaie cet alcool avec de l'eau, on y ajoute des grains de cumin et de chervis et on soumet à une distillation, qui a pour effet d'enlever aux semences aromatiques du cumin et du chervis leur huile essentielle, qui parfume le kummel et lui communique un goût doux et suave.

Le kummel, ainsi fabriqué, est édulcoré ou non avec du sucre, suivant le goût des consommateurs.

C'est un liquide alcoolique très-agréable, que les Russes présentent à table après le potage et que beaucoup de buveurs savourent à toutes les heures du jour.

L'Allemagne fabrique, consomme et exporte beaucoup de kummel. Quelques uns de ses fabricants excellent dans la composition de cette liqueur et font concurrence aux meilleurs marques de la Russie.

De même que pour le genièvre, il y a du kummel de très-mauvaise qualité, en raison des mauvaises eaux-de-vie employées à le produire. L'usage de ces boissons impures entraîne de graves désordres dans la santé et la moralité de ceux qui en abusent.

Arrivons maintenant à un moyen de fabriquer le kummel qui soit à la portée de tout le monde:

Faites dissoudre dans 9 litres d'alcool à 90° 15 gr. d'essence de cumin; faites un sirop avec 4 kilogr. 500 gr. de sucre; versez-le sur le mélange quand il est froid et ajoutez l'eau nécessaire pour ramener la liqueur à 40°.

ÉLOY.

## LE BOIS DÉTRUIT.

Forest, haute maison des oiseaux bocagers!  
Plus le cerf solitaire et les chevreuls légers  
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière  
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.

RONSARD.

Verdoyant sanctuaire, antique et sombre asile  
Du repos, du silence et du sommeil tranquille;  
Beaux arbres, dont le faite, élevé dans les airs,  
Osait toucher la nue et braver les éclairs:  
Une main sacrilège, ébranlant vos racines,  
Couvre les champs au loin de vos vastes ruines;  
Et les chantes ailés qui, dans chaque printemps,  
Peuplaient vos verts rameaux de nouveaux habitants,  
S'envolent éperdus; leurs cohortes craintives  
Éclatent, en fuyant, par des clameurs plaintives....  
Quels objets offrez-vous à mes yeux éplorés,  
Haut chênes, vieux ormeaux, vainement révérez!

\*\*

Sous vos berceaux obscurs, dans vos routes ché-  
Si propres à causer de douces rêveries, [ries,  
Aux écarts du génie abandonnant mes sens,  
Dans mes illusions que d'objets revivants!....  
Mais plus souvent encore, écartant le mensonge  
Et l'ivresse agréable où son erreur nous plonge,  
La vérité venait y frapper mes esprits.  
Bois sacré, sous votre ombre elle m'avait appris  
A juger sainement des biens de la fortune,  
A braver des soucis la présence importune,  
A priser la vertu sous des dehors obscurs,  
A craindre les plaisirs et leurs sentiers peu sûrs.  
Votre calme profond, dans mon âme inquiète,  
Savait insinuer une douceur secrète,  
Inconnue aux mortels que le monde a charmés.  
J'y venais oublier mille projets formés  
Par l'aveugle désir d'une gloire frivole,  
Des fragiles humains chère et trompeuse idole.  
Chez vous je retrouvais mon esprit et mon cœur,  
Qu'égaré trop souvent un éclat séducteur.

\*\*

Hélas! en vous voyant, une amère tristesse  
Par un secret retour me saisit et me presse.  
Tout passe, tout périt... Bientôt, ainsi que vous,  
De l'implacable mort j'éprouverai les coups.  
La poussière et l'oubli deviendront mon partage,  
Et s'il reste de moi quelque légère image  
Que l'amitié sensible ait pris soin de tracer,  
Le temps, qui détruit tout, saura trop l'effacer.

JEANNE DE MONTÉGUT.

## LA CHASSE S'EN VA-T-ELLE?

La chasse règne encore souverainement dans les contrées inexplorées où survivent les restes moribonds des races fauves; mais devant la population des hommes toujours croissante, les tigres et les lions auront bientôt complètement disparu. Quant au petit gibier, il cède comme les mauvaises herbes devant le travail des champs, et ce que nous en voyons encore n'est qu'un reste de cet état de nature contre lequel l'industrie et la civilisation doivent lutter sans cesse.

Les cultivateurs considèrent la chasse comme plus malfaisante que le gibier.

En effet, le gibier commet des dégâts; mais ces dégâts ne sont pas comparables à la désolation qui accompagne souvent le chasseur, et le dommage qui en résulte pour les récoltes dépasse de beaucoup la valeur du gibier livré à la consommation. Pour un bon chasseur il en existe dix qui ne sont à vraiment parler que des „Don Quichotte de la chasse.”

Le bon chasseur procède avec calme, il bat la plaine d'une manière raisonnée, réfléchit et sans commettre des dégâts; son chien est docile et obéit au moindre geste, au moindre mot; il ne tire jamais au hasard dans une compagnie de volatiles; il choisit ceux qui sont séparés de la bande; il tire alors à coup sûr, se gardant bien de blesser un animal pour qu'il périsse sans profit pour persane, ou de froisser inu-

tilement des récoltes, des herbages ou des fruits; enfin, il sait ménager les ressources.

Les mauvais chasseurs, — ceux dits du dimanche, et ils sont innombrables, — procèdent autrement; ils veulent tout tuer et ne tuent

rien; ils fauchent récoltes et semences et ne cherchent qu'à nuire, pour donner preuve au moins de leur présence. On les rencontre partout, dans les luzernes, dans les guérets, dans les pommes de terre, dans les taillis, et le sol

est jonché des ruines qu'ils sèment sous leurs pas. Le mauvais chasseur est le fléau de l'agriculture.

La seule raison d'être qu'ait la chasse est dans les services culinaires qu'elle rend à la consommation. Lorsqu'on réfléchit sur la fécondité sans



LE PETIT MARAUDEUR, D'APRÈS M. L. KNAUS.  
(Photographie de la Société Photographique de Berlin.)

bonnes donnée à quelques espèces, sur la promptitude et prodigieuse multiplication de certains animaux, qui viennent par milliers ravager les campagnes et désoler la terre, on est étonné qu'ils n'envahissent pas la nature; on craint

qu'ils ne l'oppriment par le nombre, et qu'après avoir dévoré sa substance, ils ne périssent eux-mêmes avec elle. Mais l'homme sait user en maître de sa puissance sur les animaux; il a choisi ceux dont la chair flatte son goût; il en

a fait ses esclaves domestiques, et, par les soins qu'il prend de les faire naître, il semble avoir acquis le droit de se les immoler. Il étend même ce droit bien au-delà; car, indépendamment des espèces qu'il s'est assujetties et dont



UNE SCÈNE D'INONDATION, D'APRÈS M. PORTAELS.

il dispose à son gré, il fait aussi la chasse aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons.

Ainsi la chasse est justifiée par le goût et le besoin de la chair, donnés à l'homme par la nature, et par la multiplication désastreuse de certaines races.

Un autre argument en faveur de la chasse, est que nous sommes moins forts pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir. Nos vrais plaisirs, en effet, consistent dans le libre usage de nous-mêmes; nos vrais biens, dans ceux de la nature; c'est le ciel, c'est la terre, ce sont les campagnes, les prairies, les forêts dont elle nous offre la jouissance inépuisable.

Aussi le goût de la chasse est un goût naturel. Que peuvent faire de mieux les hommes qui par état sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes, toujours environnés, obsédés, forcés de s'occuper de soins étrangers et d'affaires, toujours agités par de grands intérêts, et d'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés? Pour jouir de soi-même, pour rappeler dans l'âme les affections personnelles, les désirs secrets, les sentiments intimes, on a besoin de la solitude, et quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse, quel exercice plus sain pour le corps, quel repos plus agréable pour l'esprit!

Ce sont là, certes, de très-beaux arguments.

Quoi qu'il en soit, la chasse n'est plus ce qu'elle était jadis, et le temps n'est pas éloigné où l'on pourra dire „qu'elle s'en va.” L'exercice corporel qu'on y recherche, on le trouve dans la promenade, la course à cheval, le jardinage, etc. Quant à la consommation, on apprend tous les jours à mieux domestiquer le gibier, et la domestication enrichira bien mieux nos cuisines que les exploits cynégétiques. Oui, la chasse décline, et la seule qui survivra et qui sera exclusivement du domaine du cultivateur, sera celle des animaux nuisibles. Toutefois, que les chasseurs de l'heure présente se rassurent: cette prédiction est pour une autre génération, mais elle est fondée sur la réalité des faits actuels.

G.

#### UTILITÉ, PROGRÈS ET POÉSIE DE L'HORTICULTURE.

De tous les arts, de toutes les sciences, la science de l'horticulture est celle qui mérite le plus véritablement ce nom, qui trompe le moins celui qui s'y adonne, qui égare le moins l'esprit dans les chimères des systèmes, et qui le ramène le plus directement et le plus fortement à la vérité par l'application.

Et pourquoi cela?

C'est que cette science est toute d'expérience et de pratique; c'est qu'elle ne laisse rien à la spéculation, à l'hypothèse, aux conjectures, aux hasards de l'imagination.

Il n'y a pas de métaphysique de la terre; il n'y a pas de chimères de la végétation; il n'y a que l'observation attentive, rigoureuse, quotidienne.

Nous pouvons nous tromper, nous, impunément et plusieurs siècles de suite, en histoire, en philosophie, en systèmes religieux et sociaux, même en astronomie; nous pouvons inventer les plus absurdes chimères sur tout cela, et les donner longtemps au monde pour des vérités.

Vous ne le pouvez pas, vous, agriculteurs ou horticulteurs!

Vos plus longues erreurs ne peuvent pas être de plus d'une saison. Le temps d'une végétation, un printemps, une année au plus: voilà le terme de vos erreurs, car voilà le terme de vos expériences. Passé ce terme, la nature vous rectifie elle-même, elle vous révèle ses volontés pour que vous y fassiez concorder vos propres travaux.

\*\*

C'est ainsi que cette science s'est propagée, éclairée, étendue. C'est ainsi que — depuis Plin

l'empire romain dans son temps; depuis Charlemagne désignant lui-même dans ses Capitulaires, qui étaient sa charte à lui, le nom et le nombre des légumes qu'il ordonnait de cultiver dans ses jardins; depuis Caton, le plus rigide des hommes d'Etat, imposant à chaque citoyen romain, quelque pauvre qu'il fût, l'obligation de cultiver des fleurs dans son enclos, pour que cette culture et cette élégance donnassent quelque culture aussi et quelque élégance aux mœurs du peuple, jusqu'à ces expéditions maritimes et horticoles des Croisés, des Hollandais, des Anglais, pour aller recueillir sur toute la terre, une à une, ces quatre-vingt dix-huit plantes légumineuses, ou ces fleurs dont vos potagers actuels et vos plates-bandes sont aujourd'hui émaillés, — le jardinage, ébauché d'abord par les Romains, universalisé et perfectionné jusqu'au prodige chez les Chinois, élargi en Angleterre aux proportions d'un luxe aristocratique, rapetissé et tourmenté en Hollande jusqu'à l'adoration de la tulipe, élevé en Italie à la dignité d'un art splendide, associé à la statuaire, à la sculpture, à l'architecture, utilisé en France et en Belgique par son alliance avec la haute agriculture, dont il est l'éclaircisseur, est arrivé enfin, dans plusieurs parties de l'Europe, à l'état d'industrie employant des millions de bras, et important et exportant pour des millions de fruits et de fleurs!

Ainsi, remarquez-le, le jardinage, qui ne fut longtemps qu'un délassement, un luxe domestique, une parure du sol, est devenu un nouveau et magnifique objet de commerce!

\*\*

Dans un temps où le travail manque à l'homme plus que l'homme au travail, dans un temps où inventer une industrie c'est inventer une richesse, c'est inventer une occupation, c'est inventer un salaire, c'est inventer la vie pour des milliers d'ouvriers, n'est-ce pas là une considération faite pour frapper les hommes d'Etat?

Mais un art en a fait naître un autre. Après l'art de les cultiver, est venu l'art de cueillir, d'assortir les fleurs, les couleurs, les nuances, les odeurs. Cet art a fait de tels progrès à Gènes, par exemple, on y a tellement étudié, combiné, entrelacé, tressé, tissé les roses, les ceilllets, les dahlias, les tulipes, les renoncules, que les bouquets destinés aux tables les jours de festin, et qui ont souvent plus d'un mètre de circonférence, ressemblent à des tapis de Smyrne, à des étoffes végétales, à des velours odorants, à des mosaïques de végétation! Il y a là de véritables tisserands qui tissent ces toiles parfumées. Les bouquetières, comme celles d'Athènes, y forment une profession de plus.

Ainsi le jardinage de luxe devient de plus en plus une industrie. Perfectionnez encore, et il deviendra un art nouveau, une peinture dont la palette sera un jardin.

\*\*

Mais quel que soit le mérite de ce jardinage industriel aux yeux de l'économiste, ce n'est pas là le principal et éternel attrait des jardins. Non, ce qui a fasciné de tout temps les hommes pour ce bel art, et surtout les hommes les plus sensibles, les hommes d'étude, les hommes lettrés, les poètes, les sages, les écrivains, les philosophes, même les hommes d'Etat et les hommes de guerre, c'est la cohabitation plus rapprochée avec la nature, c'est le charme attaché à l'étude de ces phénomènes, c'est cette contemplation pieuse de la végétation, ce sont ces extases qui se renouvellent sans fin à l'aspect de cette vie universelle, de cette sourde intelligence répandue et visibles dans les végétaux; ce sont ces limites indéfinies entre le règne végétal et le règne animal, qui semblent réunir tous les éléments organisés dans une mystérieuse unité à travers leurs diversités et leurs séparations apparentes.

\*\*

Ne croyez pas que ces jouissances soient réservées aux grands de la terre, aux riches possesseurs de parcs, ou à ces jardins célèbres

dont les gouvernements ont fait de tout temps cadeau aux peuples pour éveiller en eux le sentiment de leur puissance et pour leur faire admirer leur luxe, en réduisant les eaux, les arbres, les fleurs à se ranger comme d'orgueilleux courtisans aux portes de leurs palais.

Non, il n'est pas besoin de richesse, de magnificence, de grands espaces pour jouir de tout ce que Dieu a caché de bonheur dans la culture ou dans le spectacle de la végétation. Il y a des plaisirs qu'il n'est pas donné à la fortune de s'approprier, de monopoliser pour elle seule. La nature n'est jamais aristocratique; en ce sens du moins qu'elle n'a pas donné d'autre sens pour jouir des plaisirs naturels aux riches qu'aux pauvres, aux oisifs qu'aux hommes de travail; quelle que soit la grandeur ou la petitesse de l'espace que l'homme consacre à ces jouissances, il n'entre par ses sens dans son âme que la même dose de sensations et de voluptés (1).

#### ÊTRE FIDÈLE.

Être fidèle! vraiment c'était bon autrefois, dans les temps de la chevalerie, ou du moins au bon vieux temps de nos arrière-grand-mères; alors que l'on aimait longtemps, que l'on vénait toute sa vie ce que l'on avait appris à aimer, à vénérer dès l'enfance; alors que l'on avait le culte du souvenir, que l'on gardait ses vieux meubles, que la maison passait du père au fils, et qu'à la fin de sa carrière on reposait dans le même coin de terre où dormaient ses aïeux.

Alors il fallait tenir la parole donnée; le serviteur croyait s'honorer en étant fidèle à son maître, l'ami fidèle à son ami, le sujet à son souverain, le citoyen à sa patrie, l'amant ou l'époux à sa dame, le chrétien à sa foi.

\*\*

Aujourd'hui, c'est changé, ou plutôt la mode est au changement; on fait meubler sa maison au goût du jour, on ne veut même souvent qu'une maison neuve; si bien que beaucoup d'habitations paraissent appartenir à des parvenus enrichis de la veille, qui ne possédant rien du passé, ont tout acheté à la fois.

On ne change pas seulement de demeure et d'habits, on change aussi de mœurs et d'habitudes; au lieu de travailler, on joue à la bourse, au lieu d'étudier, on s'instruit dans les théâtres, les romans d'actualités; au lieu de rire, de s'amuser, on médit, on raille avec ironie.

Les domestiques changent de maîtres à tout propos, et il est des maîtres qui changent leurs serviteurs plus aisément que leurs chevaux; les amis d'hier sont rarement ceux d'aujourd'hui; on courtise la fortune, l'homme en faveur du moment; et pour être un jeune homme de bon ton, il convient d'avoir eu de nombreux succès de boudoir.

\*\*

La fidélité, qui y songe? qui s'en soucie? Peu de gens; de ci, de-là, quelques femmes qui doivent paraître surannées d'idées et se sentir isolées de sentiments. Doivent-elles se plaindre, récriminer, moraliser sur ce sujet? Je ne pense pas que cela serait utile, et même parfois cela pourrait être maladroit.

La meilleure des prédications, c'est l'exemple; dans ce cas surtout c'est la plus éloquente.

Si le changement, l'infidélité sont de mode, soyons le contraire, Mesdames; c'est le moyen de démentir la réputation que François I<sup>er</sup> et avec lui tant d'hommes, nous ont faite: „Souvent femme varie, — bien fol est qui s'y fie.”

(1) Cette admirable page est de Lamartine; elle était restée enfouie dans un discours prononcé au sein d'une société horticole à Macon. Nos lecteurs nous sauront gré de l'avoir exhumée.

Changeons moins de toilettes; ne soyons ni capricieuses dans nos goûts, ni inconstantes dans nos convictions, nos travaux, nos plaisirs; ne promettons pas trop facilement et tenons les promesses que nous avons faites; soyons surtout fidèles dans nos affections; ne trahissons pas les secrets de nos amies, ne divulguons ni leurs travers, ni leurs faiblesses, ni leurs défauts; ne jouons pas avec la tendresse; délaissions la coquetterie, quand bien même nous ne l'employerions que pour exciter la jalousie et ramener le volage.

\* \* \*

Soyons fidèles, non seulement au présent, mais aussi au passé; n'oublions pas si vite et gardons dans notre cœur une place aux absents, à ceux qui ne sont plus.

Si la fidélité était bannie du reste de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur de la femme; et je ne doute pas que, certainement, il n'y ait encore des fiancées, des épouses et un grand nombre de femmes qui, dans le monde ou à l'ombre d'un voile, restent fidèles, même à ce qui n'est plus parfois qu'un souvenir...

Oui, Mesdames, restez fidèles même à l'infidèle qui vous néglige, qui cherche la joie en dehors de vous et du foyer domestique. Il reviendra tôt ou tard; s'il a pu se lasser du bonheur légitime, il se lassera aussi des plaisirs coupables. Soyez clémentes, et dans tous les cas, vous mêmes, restez fidèles au devoir.

HORTENSE X.

## BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

### VIII.

Les heures s'écoulaient, la nuit allait venir, et l'on attendait toujours ceux qui avaient été envoyés dans la lande après la fugitive.

Enfin on entendit les pas des chevaux dans la éloignement, et quelques instants après, les domestiques rentrèrent à la maison, à moitié gelés et maugréant contre la femme de charge, de ce qu'elle les avait obligés de se mettre par un pareil temps à la recherche d'une inconnue, d'une vagabonde peut-être. John, qui les avait accompagnés, n'eut garde de les détromper, et se rendit au plus tôt auprès de sa femme.

— Rien encore, Maria, dit-il. La pauvre jeune maîtresse sera couchée quelque part sous la neige. Oh, nous ne la verrons jamais plus!

— Ne me dis pas cela, John! s'écria la fidèle gouvernante en sanglotant.

— Il faut être raisonnable, ma chère; il est peut-être tout aussi bien que les choses se soient passées ainsi... Le monde ne lui offrait plus aucun asile; maudite par son père, sans parents, sans amis, qu'aurait-elle fait ici-bas? Prions pour elle, Maria, et espérons qu'elle aura trouvé un refuge au ciel. Et le maître, continua le domestique après un court silence, qu'en dit-il?

— Il a l'air plus farouche et plus sombre que jamais, ne dit rien et ne fait pas de questions. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'a rien pris aujourd'hui; il faudra bien que je lui porte quelque chose à manger.

M<sup>me</sup> Quillet déposa l'enfant dans son berceau, — le même qui avait servi dix-huit ans auparavant à la pauvre jeune mère, — et se hâta de descendre.

Quand elle entra chez son maître, elle le trouva assis dans son fauteuil. Son feu était éteint et une seule bougie éclairait à peine la chambre.

La gouvernante s'excusa et se dirigea vers la cheminée pour rallumer le feu.

— Je n'ai pas froid, dit le vieillard d'une voix à peine reconnaissable. Où est votre mari? demanda-t-il.

— Dans la cuisine, Monsieur; il est fatigué et a beaucoup souffert du froid. Si vous voulez lui parler, je le ferai venir.

— Non... Les domestiques sont-ils tous rentrés?

— Oui, Monsieur.

Ce fut tout.

M. Markham ne desserra plus les dents et se tourna du côté de la fenêtre.

M<sup>me</sup> Quillet comprit qu'elle devait se retirer et sortit immédiatement.

### IX.

Nous avons à traverser maintenant une période de plusieurs mois.

C'était en décembre qu'avait eu lieu le terrible événement; janvier, février et mars s'étaient passés sans que les habitants de Lonemoor eussent appris la moindre nouvelle concernant la jeune femme qui s'était sauvée, en abandonnant son enfant.

Quand le mois d'avril arriva et que la neige eut disparu, les époux Quillet songèrent à faire faire de nouvelles recherches, persuadés qu'ils étaient que l'infortunée miss Clara avait péri dans une des fondrières de la lande.

Ils n'avertirent pas de leur projet le vieux châtelain, qui semblait être devenu insensible à tout.

Pendant ce long hiver, il n'était pas sorti un instant de son appartement, mais ses regards, constamment dirigés vers la fenêtre, semblaient annoncer qu'il attendait une personne qui n'arrivait pas.

Il restait la plupart du temps sans feu, et des journées entières s'écoulaient sans qu'il touchât à la nourriture qu'on déposait devant lui.

Un matin donc, une petite troupe à cheval, John Quillet en tête, sortit de la cour de Lonemoor et s'avança en galopant dans la plaine, redevenue verdoyante.

Le maître les vit partir, mais aucun signe d'émotion ni d'intérêt ne se montra sur ses traits profondément altérés. Pendant tout le jour, il resta les regards fixés sur la lande.

Cependant, à la tombée de la nuit, on vit se diriger lentement vers l'habitation une espèce de voiture, suivie de plusieurs cavaliers.

M. Markham, en apercevant ce funèbre cortège, se laissa retomber défaillant dans son fauteuil, car il ne comprenait que trop bien ce que cette voiture contenait.

M<sup>me</sup> Quillet était descendue en toute hâte, et son mari, l'ayant prise à part, lui avait dit à voix basse:

— Nous l'avons trouvée enfin... Soyez calme devant les domestiques et ne vous trahissez pas.

— Oh, ciel!... Où donc était l'infortunée?

— A cinq milles de Pimstone. Comme nous l'avions prévu, elle était tombée dans une profonde excavation où elle est restée tout l'hiver couverte par la neige. Nous nous sommes rendus aussitôt à Pimstone pour prévenir la justice qui est venue sur les lieux. On nous a interrogés tous, et après le départ des juges, nous nous sommes procuré un tombereau pour amener le corps ici.

— Mais, John, êtes-vous bien sûr que c'est elle?

— Il n'y a pas le moindre doute... Ils ont tous reconnu la femme qui est venue un soir demander asile à Lonemoor; et quant à moi, je suis pleinement convaincu de son identité. C'est notre jeune maîtresse, n'en doutez pas, Maria. Sa vue m'a fait un mal affreux, c'était un horrible tableau... Après ces trois mois passés sous la neige!... Ses longs cheveux noirs lui cachaient la figure. Ah! je suis malade rien que d'y penser. Aussi, je vous défends bien d'aller auprès de ce pauvre corps... Maintenant, que fera le maître? Pensez-vous qu'il lui fera donner une sépulture convenable?

— Il faut l'espérer, mon ami. Mais vous dites qu'il y a eu une enquête... On n'a rien soupçonné, n'est-ce pas?

— Non, soyez tranquille; on a cru que c'était une folle, errant dans la bruyère, qui était venue demander asile ici, et qui, dans un accès de fièvre, s'est sauvée de Lonemoor, en y laissant son enfant nouveau-né.

— Je vais aller trouver le maître, et lui demander ses ordres.

Et, la figure pâle comme une morte, la femme de charge entra chez le vieillard.

— M. Markham, dit-elle d'une voix suffoquée par ses sanglots, que ferons-nous d'elle?... Vous savez qu'elle est là, n'est-ce pas?

— Pourquoi votre mari a-t-il fait conduire à Lonemoor le corps d'une vagabonde? demanda le vieillard d'une voix rude. Je n'ai rien de commun avec cette femme, et ses restes ne peuvent pas passer la nuit sous mon toit... Allez!

— Oh, maître! supplia la bonne femme, au comble de l'horreur.

— Allez, vous dis-je, et obéissez.

M<sup>me</sup> Quillet retourna auprès de son mari en chancelant.

— John, murmura-t-elle à son oreille, il a un cœur plus dur que la pierre. Il vous faut quitter Lonemoor à l'instant avec votre triste fardeau: telle est sa volonté.

L'intendant, au comble de la surprise, ne pouvait croire à tant de rigueur.

— Oh, le misérable vieillard! dit-il à voix basse; puisse le Ciel lui pardonner son horrible conduite. Nous serons plus humains que lui, Maria, nous la ferons enterrer convenablement, quand même nous y dépenserions une grande partie de nos économies.

Après avoir engagé sa femme à remonter auprès de l'enfant, et malgré l'heure avancée, Quillet, suivi d'un domestique, quitta Lonemoor, reconduisant avec lui son dépôt funèbre.

Il revint le lendemain soir, et quand il fut seul avec sa femme, il lui dit que leur infortunée maîtresse reposait pour toujours dans le cimetière de Pimstone, où des prières avaient été dites solennellement pour le repos de son âme.

— Sa vie est terminée, continua-t-il, et celle de son enfant commencé à peine. Mais la petite créature est si chétive que, selon toute prévision, elle suivra bientôt sa mère, et ainsi finira ce sombre drame.

### X.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, M. Markham agita violemment sa sonnette, et fit paraître devant lui sa gouvernante et le mari de celle-ci.

Quand les époux Quillet se trouvèrent en sa présence, il leur dit qu'il les avait fait venir pour avoir un court entretien avec eux, et il leur parla en ces termes:

— Vous possédez un secret de la plus grande importance pour moi, un secret qui concerne l'honneur de cette maison. En avez-vous jamais fait part à un être humain?

— Jamais! s'écrièrent ensemble le mari et la femme.

Le maître de Lonemoor les regarda d'un oeil perçant, comme s'il voulait lire jusqu'au fond de leur âme.

— C'est bien, dit-il. Maintenant, jurez-moi que ce secret de famille, ainsi que l'origine de cet enfant, ne sera jamais révélé par l'un de vous.

— Nous le jurons! fut la réponse, faite d'un ton solennel.

Et la femme ajouta:

— A moins que vous ne nous donniez la permission de parler.

M. Markham sourit avec ironie.

— Alors vous emporterez le secret avec vous dans la tombe... Ecoutez-moi bien à présent: vous m'avez servi tous les deux avec fidélité, avec dévouement même, et vous en serez récompensés. Je vais quitter Lonemoor, dont le séjour m'est devenu insupportable, pour entreprendre un long voyage. Je ne reviendrai donc que dans quelques années, et peut-être même ne reviendrai je plus jamais... Je viens de donner des ordres pour qu'on apprête la voiture, et d'ici à une heure je serai en route.

Les vieux serviteurs ne souffrirent mot, et ne montrèrent aucune surprise.

Rien ne pouvait plus les émouvoir désormais.

— J'ai eu hier une longue conversation avec mon homme d'affaires, continua le vieillard, et je lui ai fait connaître ma volonté concernant mes propriétés et mes fermiers. Je puis avoir pleine confiance en lui; il est honnête et fidèle. Quant à vous deux, vous continuerez à habiter Lonemoor, vous entretiendrez l'habitation

LA JOURNÉE DE THOMAS-LE-MENUISIER (4 ACTES, 33 TABLEAUX) PAR CHUZ.  
(Fin. — Voir le N<sup>o</sup>. 3.)



C'est juste!... J'ai de la chance aujourd'hui.



Quand je fais quelque chose, ça doit être dans la perfection... d'autant plus que ces copeaux me vaudront quelques petits verres.



Maintenant, il me faut un sac pour emporter tout ça.



Allons voir Trinette.



— Une jatte de café, hein?  
— J'accepte, pour vous faire plaisir.



— Trois quarts de journée plus les matériaux: 6 francs!  
— Tant que ça pour mettre une planche! Tenez, voilà, mais vous ne m'y reprendrez plus.

comme vous le faites à présent; seulement, vous fermerez les appartements de la famille et vous renverrez les domestiques dont vous n'avez pas besoin. Ma volonté expresse est que vous ne receviez jamais aucun visiteur, et que tous les mois vous m'écriviez une longue lettre, dans laquelle vous me relaterez le plus petit incident qui aurait pu se produire à Lonemoor. Vous remettrez cette lettre à mon homme d'affaires qui me la fera parvenir. Je compte sur votre fiabilité pour exécuter toutes mes recommandations, et j'ai donné ordre que vos gages soient doublés.

Les deux serviteurs s'inclinèrent en silence.

Tout à coup, M. Markham se leva, et, tournant son visage, il dit d'une voix sourde:

— Et l'enfant?... je ne l'ai pas vu. Est-ce un garçon?

— Non, Monsieur, c'est une fille, répondit la femme de charge avec vivacité.

— Est-elle bien portante?

— Elle est au contraire très chétive, et je ne pense pas qu'elle vivra.

Le front du vieillard s'éclaircit.

— Tant mieux... Si elle vient à mourir, vous pouvez m'en informer dans votre lettre.

— Ne voulez-vous donc pas la voir, Monsieur? demanda M<sup>me</sup> Quillet avec embarras.

Elle est si jolie, si délicate, si...

— Silence, femme! vous ne savez pas ce que vous demandez. J'espère qu'elle mourra et que tout sera dit... Je n'ai plus d'instructions à vous donner, vous pouvez vous retirer.

Une heure plus tard, le père de l'infortunée Clara était en route pour Pimstone. De là il se rendit à Londres, et le lendemain, après avoir fait la traversée par Douvres, il arriva rapidement à Bruxelles.

Dans cette ville, il eut plusieurs entretiens avec l'homme mystérieux qui était venu un soir à Lonemoor, après le retour de la jeune femme. Cet homme n'avait sans doute pas réussi dans ses recherches, car, à la dernière visite qu'il avait faite à M. Markham, celui-ci était entré dans une grande fureur et l'avait renvoyé brutalement.

Nous ne suivrons pas le vieux seigneur anglais dans toutes ses pérégrinations; nous nous bornerons à dire qu'après avoir passé plusieurs mois en Belgique, il visita l'Italie, la Syrie et l'Égypte, tâchant d'oublier sous le ciel étranger le souvenir du passé.

Tous les mois, il recevait un paquet de son homme d'affaires, contenant une lettre de M<sup>me</sup>

Quillet, laquelle n'avait jamais fait mention de l'enfant.

De longues années se passèrent de la sorte; d'étranges aventures arrivèrent au maître de Lonemoor, devenu plus que septuagénaire, et occupèrent son esprit; mais il ne trouva nulle part le repos. Sa vie continuait à être triste et désolée, et souvent il avait appelé la mort pour le délivrer de tous ses maux.

Un jour qu'il était à Jérusalem, il lui vint un irrésistible désir de revoir sa vieille habitation de Lonemoor, habitation où il était né et où il avait espéré mourir.

— Voilà dix-huit ans que se sont passés les terribles événements, pensa-t-il; dix-huit ans que j'ai quitté ma patrie! Pourquoi n'y retournerai-je pas avant de mourir, rien que pour quelques jours, car y séjourner de nouveau, oh! non, je ne le pourrais pas. Je ne demande qu'à revoir l'ancienne demeure de mes ancêtres, mes terres, mes bois, la lande... L'enfant doit être mort, murmura-t-il entre ses dents; les Quillet auront oublié de me le faire savoir. Et puis, du reste, plusieurs messages ne me sont pas parvenus; ce sera dans l'un d'eux qu'on aura mentionné le décès.

(A continuer.)